

Cécile CHAMPONNOIS  
(Université de Montréal, Canada)

**Amitié, convivialité et hospitalité au dix-huitième siècle :  
Le témoignage de Madame du Boccage**

*Madame du Boccage, connue pour son activité littéraire, étant une des rares femmes à avoir écrit une tragédie et un poème épique, livra encore à ses contemporains des descriptions de l'Angleterre et de la Hollande visités en 1750 et de l'Italie parcourue en 1758. Rassemblées dans ce recueil de lettres publié en 1764, elle y donna de précieux renseignements sur la vie sociale des voyageurs au dix-huitième siècle ainsi que sur les lieux de sociabilité qu'il était indispensable de fréquenter à l'époque en Europe. L'article portera plus particulièrement sur les rapports entre sociabilité, littérature et voyage au dix-huitième siècle en prenant des exemples dans l'ouvrage de Madame du Boccage.*

mots-clés : sociabilité, hospitalité, convivialité, amitié, voyage, correspondance, lieux de sociabilité

Née à Rouen en 1710, Madame Anne-Marie Fiquet du Boccage<sup>1</sup> peut être considérée comme une figure emblématique des trois usages sociaux marquants du dix-huitième siècle : l'amitié, la convivialité et l'hospitalité. Toute sa vie, elle fut salonnière, recevant encore à l'âge de soixante-dix ans ses compatriotes et les voyageurs de passage dans la capitale française. Le célèbre dramaturge italien Carlo Goldoni remarquait ainsi dans ses *Mémoires* que vers l'année 1773, « il n'y a[vait] pas d'étranger qui, soutenu par ses qualités ou par ses talents, ne s'empress[ait], en arrivant à Paris, de lui faire sa cour ».<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Anne-Marie du Boccage, par Charles Devrils dans Louis Henri Baratte, *Poètes normands : portraits gravés d'après les originaux les plus authentiques*, Paris 1845 ; *Mme du Boccage* par Louis Carrogis dit Carmontelle, c. 1760, mine de plomb, sanguine, aquarelle, gouache, papier, cm 28, 1 x 17, Chantilly ; musée Condé, N° inventaire CAR 242, cote : T 3 ; n° 41.

<sup>2</sup> Carlo GOLDONI, *Mémoires de Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie, et à celle de son théâtre, Introduction et notes par Norbert Jonard*, Paris 1992, p. 538. Goldoni rencontra madame du Boccage à un souper pendant son séjour en Italie. Elle-même rapporte la scène dans son recueil de lettres comme le signale Goldoni : « Dans l'année 1757, j'eus l'honneur de faire la connoissance à Venise de Madame du Boccage. Cette Sapho parisienne, aussi aimable que savante, honoroit alors de sa présence ma Patrie, et recevoit les hommages qui étoient dus à ses talents et à sa modestie. Je dus ce bonheur au noble Vénitien Farsetti, qui, donnant à dîner à l'imitatrice de Milton, ne crut pas indigne de sa société un écolier de Molière ; c'est Madame du Boccage elle-même qui fait mention de cette journée dans sa dix-huitième lettre sur l'Italie [...] J'avais lu les

Madame du Boccage, peu connue de nos jours, était une des rares femmes à s'être fait un nom dans le monde littéraire de son époque. Femme de lettres, mais également femme de son temps, elle entreprit des correspondances suivies avec de nombreux savants et personnalités de son siècle. D'autres preuves de son succès furent sa réception dans de nombreuses académies, aussi bien en France qu'à l'étranger,<sup>3</sup> la publication de poèmes à sa gloire dans le *Mercure de France* au cours des années 1750 et 1760<sup>4</sup> et sa présence inattendue dans le tableau d'Anicet Charles Gabriel Lemonnier intitulé « *une soirée chez Madame Geoffrin* ». <sup>5</sup>

Mariée à un passionné des lettres, qui traduisit plusieurs ouvrages anglais,<sup>6</sup> elle put à son tour s'épanouir dans le métier des lettres à Rouen puis à Paris. En publiant de nombreux poèmes et traductions<sup>7</sup> ainsi qu'une tragédie en vers, intitulée *Les Amazones*, représentée à la Comédie Française avec succès le 24 juillet 1749, et un poème épique, *La Colombiade*, publié en 1757, Madame du Boccage fit preuve d'originalité et de courage en s'essayant à des genres littéraires jusque là réservés aux hommes.<sup>8</sup>

---

*Amazones de Madame du Boccage.* » Ibidem, p. 390 ; « Vous avez connu à Paris Joseph Farsetti, noble Vénitien, homme de Lettres. Son cousin du même nom, du même goût, nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique [...] » dans Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage, des Académies de Padoue, Bologne, Rome, Lyon & Rouen, Augmenté de l'imitation en vers du poème d'Abel*, Lyon 1770, t. III, p. 156. Dans la suite de l'article, il sera fait référence à cette édition dans le corps du texte et dans les notes de bas de page par les indications de toison et de pagination entre parenthèses.

<sup>3</sup> Les Académies de Rouen (1756) et de Lyon (1758), de Padoue, Cortone, Florence, Bologne et Rome lui ouvrirent leurs portes.

<sup>4</sup> Le numéro d'avril 1750 consacra ainsi trois pages à des poésies célébrant Madame du Boccage. *Mercure de France*, avril 1750, p. 114-116.

<sup>5</sup> Pour une discussion sur la valeur documentaire de ce tableau et sur la présence de Madame du Boccage voir John LOUGH, *A propos du tableau de Lemonnier : Une soirée chez Madame Geoffrin*, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, 1992, vol. 12, n° 1, p. 4-18.

<sup>6</sup> Pierre-Joseph du BOCCAGE, *Mélanges [sic] de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglois, d'après Mmes Elize Haywood & Suzanne Centlive, Mrs Pope, Southern & autres*, Berlin [Paris, Laurent Durand ou veuve Christophe II David] 1751, 3 vol. ; Pierre-Joseph du BOCCAGE, *Lettres sur le théâtre anglais avec une traduction de l'avare de M. Shadwell, et de la femme de la campagne, comédie de M. Wicherley*, [Paris, Laurant Durand] 1752, 2 vol.

<sup>7</sup> La plupart de ces ouvrages sont réédités dans son Recueil en 1764. Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des Œuvres de Madame du Boccage*, Lyon 1764, 3 tomes ; Une étude sur l'influence du *Paradis Perdu* de Milton dans la littérature française a été publiée en 1975. Jean GILLET, *Le Paradis Perdu dans la littérature française de Voltaire à Chateaubriand*, Paris 1975, p. 185-206 (sur l'adaptation par madame du Boccage).

<sup>8</sup> Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *La Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau Monde*, poème, Paris 1756 ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Les Amazones, tragédie en cinq actes, par Madame du Boccage, représentée par les comédiens ordinaires du Roy, aux mois de juillet et d'août 1749*, Paris 1749 ; *Mémoires de Trévoux*, mars 1757 : « La naissance d'un poème épique est toujours un événement considérable [...] Celui que nous annonçons est dû aux talents et aux travaux d'une dame, circonstance qui ajoute à la célébrité de l'ouvrage. » Sa tragédie *Les Amazones* connut une certaine renommée puisque l'Anglais John Douglas signale sa publication dans son journal de voyage : « *Just before I arrived at Paris, in the month of August, a Madame du Boccage [sic], a lady of family, from Brittany, already known by her prose imitation, or paraphrase*

Femme d'ambition, elle entreprit également la publication de ses lettres de voyage encore peu étudiées et qui seront l'objet de cet article. La pratique des voyages se développant considérablement au cours du siècle, nombreuses furent les personnalités du monde des arts, des lettres et des sciences qui se déplacèrent en Europe. En compagnie de son époux, Madame du Boccage visita l'Angleterre et la Hollande en 1750, avant de parcourir l'Italie durant les années 1757 et 1758.<sup>9</sup> Dans le *Recueil* de ses ouvrages, publié en 1764 et traduit en anglais dès 1770, elle livre une série de lettres comprenant non pas des renseignements historiques, archéologiques ou des listes d'œuvres d'art comme le faisaient ses contemporains, mais elle privilégie les descriptions des lieux de sociabilité qu'il était indispensable de fréquenter à l'époque.<sup>10</sup>

La première partie de cet article décrira l'importance des voyages dans la carrière d'une femme de lettres du dix-huitième siècle et des liens sociaux et professionnels qu'ils permettaient de tisser. La seconde partie étudiera les lieux de sociabilité fréquentés par le couple et leurs contemporains, à savoir les assemblées, dîners, promenades et jardins d'agrément ou encore les théâtres d'opéras et d'oratorios.

## **1. Sociabilité, littérature et voyage**

### **1.1 La correspondance**

Le troisième et dernier tome du *Recueil des Œuvres de madame du Boccage* publié en 1764 est constitué de trois séries de lettres correspondant respectivement aux deux voyages d'Angleterre et de Hollande entrepris en 1750 et à celui d'Italie datant de 1757 et 1758. Si le voyage d'Italie était à la mode en France dès le dix-septième siècle, celui d'Angleterre et particulièrement celui de Hollande restaient rares. Pourtant ce furent par ces deux destinations que commencèrent Madame du Boccage et son mari.

Publiées en 1764, réimprimées en 1770 sous forme de recueil d'œuvres et enfin éditées seules en 1771,<sup>11</sup> les lettres de voyage de Madame du Boccage connu-

---

*of the paradise Lost, gave to the stage a tragedy, entitled Les Amazones. It was a very poor performance, and barely suffered, not applauded; a French audience being too polite to affront a lady, by condemning her production.* » John DOUGLAS, successively bishop of Carlisle and of Salisbury, *Journal of what accured to me during my travels through Holland, Germany and France, Begun in the year 1748, July 5th, O.S. and ended in October, 1749*, dans W. McDonald, éd., *Select Works, with a biographical memoir by W. McDonald*, Salisbury 1820, p. 148.

<sup>9</sup> Londres 1<sup>er</sup> avril 1750 à 9<sup>ème</sup> lettre Londres 4 juin 1750 ; 10<sup>ème</sup> lettre La Haye, 20 juin 1750 à (14<sup>ème</sup> 30 Juillet 1750) 15<sup>ème</sup> lettre, 2<sup>nde</sup> saison de Forges ; 16<sup>ème</sup> lettre, Turin 25 avril 1757 à 40<sup>ème</sup> lettre, Lyon 8 juillet 1758.

<sup>10</sup> Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Recueil des Œuvres de Madame du Boccage de l'Académie de Padoue, de Bologne, de Rome et de Lyon*, Lyon 1764 ; t. III.

<sup>11</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 2), 3 vol ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Lettres de Madame du Boccage contenant ses voyages en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, faits pendant les années 1750, 1757 & 1758*, Dresde 1771, 3 vol.

rent un grand succès, comme en témoigne leur traduction en Anglais dès l'année 1770.<sup>12</sup> Leur parution ne vit pourtant le jour que sept années après le dernier voyage entrepris par le couple, alors que l'auteur connaissait déjà une certaine renommée : « *Ce ne fut qu'après avoir acquis un nom & un rang distingué dans la littérature, & parmi les Poètes les plus estimés, que Madame DU BOCCAGE, à l'exemple des anciens Sages de la GRECE, alla étudier les mœurs des Nations étrangères. Rien de tout ce qui peut intéresser les Arts, l'esprit & la raison, n'est échappé à ses regards observateurs.* »<sup>13</sup>

L'avertissement du troisième tome apprend à ses lecteurs l'origine de ces lettres. Madame du Boccage les auraient écrites pour sa sœur au cours de ses périple à travers l'Europe avant de les retravailler pour publication : « [...] *l'envie me prit d'y joindre des Lettres que j'avois écrites à ma sœur, d'Angleterre & d'Italie : j'en retranchais les détails de famille & tâchais d'en rendre le style & les récits plus exacts.* »<sup>14</sup> Dans la seconde lettre, Madame du Boccage se fait encore plus précise, déclarant vouloir maintenir un lien social privilégié avec sa sœur, en la distrayant par ses aventures, en dépit de la distance qui les séparait : « *Je vous ai promis, ma chère [sic] soeur, d'amuser la solitude de votre château, du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes.* »<sup>15</sup> Sa sœur, Madame du Perron, était la veuve d'un conseiller au Parlement de Rouen et fut la destinataire première de ses anecdotes de voyage d'après les avant-propos de 1762 et de 1771 : « *A mesure qu'elle faisoit de nouvelles découvertes chez les ANGLOIS, en HOLLANDE & en ITALIE, elle écrivoit ses réflexions & les communiquoit à sa sœur, Madame DU PERRON, Veuve du Conseiller au parlement de ROUEN. De retour dans sa Patrie, l'aimable & sage Voyageuse n'a fait que retrancher des Lettres les détails de famille & en rendre le style & les récits plus exacts. Leur suite forme une relation utile & curieuse des différens objets que Madame DU BOCCAGE a remarqués chez ces trois peuples.* »<sup>16</sup>

Ces périple à travers l'Europe semblent avoir été un rêve pour Madame du Boccage<sup>17</sup> et la publication de leurs relations, un long travail de vérifications des

---

<sup>12</sup> Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Letters concerning England, Holland and Italy. By the celebrated Madam [sic] du Bocage [sic], Member of the Academies of Padua, Bologna, Rome and Lyons, Written During her Travels in those countries. Translated from the French*, London 1770, 2 vol.

<sup>13</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol I, avant-propos.

<sup>14</sup> Ibidem, vol III, avertissement.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 11.

<sup>16</sup> Ibidem, vol I, avant-propos.

<sup>17</sup> Francesco ALGAROTTI, *Opere del conte Algarotti edizione novissima*, Venezia 1791-1794, t. XVI, Lettre à Algarotti 2 janvier 1750 : « *Il me sera permis d'aller au mois d'avril en Angleterre et en Hollande, pour pouvoir dire que j'ai vu d'autres que des Français; et, rentrant dans mon propre pays, je dirai sans doute que les hommes sont les mêmes en tous lieux ; ils n'ont d'autre différence que le masque [...]* » ; A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 355-356, 356 : « *il est bon de s'assurer de ce que la raison nous faisait soupçonner* » ; « *Platon dans sa République ordonne de ne point visiter les pays étrangers avant quarante ou cinquante ans [...]* Par l'habitude, les objets deviennent insipides, & nous le devenons pour eux. Changeons

détails rapportés, aussi bien sur le terrain par des entretiens avec des personnalités diverses que par la consultation des ouvrages de ses contemporains : « *Je vous ai fait parvenir les longs détails que vous m'avez demandés, par des moyens sûrs, autant qu'il m'a été possible : vous avez, je le vois, presque tout reçu ; j'ai consulté les gens éclairés, & les livres; je ne réponds pas de leurs erreurs, & crains bien d'en avoir ajouté. Pensez que je vous indique seulement les objets à chercher dans les meilleurs voyageurs.* »<sup>18</sup>

Au cours de ses voyages, elle se plaignit de l'incrédulité de ses interlocuteurs lorsqu'elle en rapportait les détails ; il n'est donc pas étonnant qu'elle se prévale des plus sérieuses vérifications : « *Par politesse, plus que par curiosité, chacun s'empresse à me faire des questions sur mon voyage, & n'écoute gueres [sic] la réponse [...] quand on leur raconte des choses fort éloignées de leurs usages, ils en doutent presque toujours.* »<sup>19</sup> Consciente de l'importance des informations avancées dans ses lettres, elle renvoie ses lecteurs aux témoignages qui ont précédé la publication de son ouvrage, tout en se justifiant de possibles différences entre ces écrits et en insistant sur l'originalité de ses propres descriptions : « *Cent personnes regardent le même objet & l'envisagent sous divers points de vue : puisse ma manière de voir, ajouter quelqu'agrément à vos lectures sur les lieux que je suis en train de parcourir !* »<sup>20</sup>

La rédaction d'une correspondance privée étant l'une des occupations quotidiennes les plus importantes d'un individu lettré du dix-huitième siècle,<sup>21</sup> le choix par Madame du Boccage de ce genre « *familier* » pour présenter ses récits de voyages n'était pas anodin. Prisé dès la fin du dix-septième siècle, ce genre littéraire était particulièrement en vogue dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il permettait au lecteur de se sentir plus proche du voyageur, voire de s'identifier à lui. Elle se rapprochait ainsi de son lecteur et se plaçait dans la lignée d'auteurs célèbres, tels que Bêat Louis de Muralt, Voltaire et l'abbé Jean-Bernard Le Blanc, qui publièrent des descriptions de l'Angleterre sous forme épistolaire,<sup>22</sup> ou encore du président Charles de Brosses et de Maximilien Misson qui décrivirent l'Italie.<sup>23</sup>

---

*alors de pays, nous y ferons un nouvel être ; quoique les hommes soient par-tout les mêmes, leurs passions, leurs mœurs, que nous retrouvons sous d'autres formes, réveillent notre attention, & l'intérêt de curiosité qui occupe si agréablement la jeunesse [...]* ».

<sup>18</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 395.

<sup>19</sup> Ibidem, p. 119.

<sup>20</sup> Ibidem, vol II, p. 126.

<sup>21</sup> Janet GURKIN ALTMAN, *Espace public, espace privé : la politique de la publication de lettres sous l'ancien régime*, Revue belge de philologie et d'histoire, 70, n° 3, 1992, 607-623 ; André MAGNAN, *Correspondance*, in : Dictionnaire européen des Lumières, sous la direction de Michel Delon, Paris 2007, p. 313-316.

<sup>22</sup> Cécile CHAMPONNOIS, *La réception des pratiques lyriques en France et en Angleterre au dix-huitième siècle : La littérature de voyage et ses destinataires*, Cahiers d'Histoire Culturelle, n°19, 2008, p. 203-220.

<sup>23</sup> Bêat Louis de MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiajes [par B.-L. de Muralt]*, s. l., 1725. In-8°, pièces limin., 543 p. ; VOLTAIRE, *Lettres philosophiques par M. de Voltaire*, Amsterdam 1734, In-12; Jean-Bernard Le BLANC, *Lettre d'un François*, La Haye

Madame du Boccage souligne encore dans une de ses lettres l'utilité d'une correspondance et son rôle social, justifiant ainsi le genre littéraire choisi : « *Des curieux de tout genre parlent de ce beau pays ; qu'ajouterois-je à leurs recherches ? Si je me borne à vous faire mon histoire, notre amitié vous la rendra intéressante ; mais vous ennuierez ceux à qui vous voulez lire mes lettres. Il est vrai que la manie de parler souvent de soi, traitée de vanité en toute autre occasion, ne doit point l'être dans une correspondance dont le seul but est de se communiquer l'une à l'autre les choses qui nous concernent et nous affectent le plus. Tâchons donc, en vous instruisant de ce qui me regarde, de vous amuser des merveilles dont je serai le plus frappée.* »<sup>24</sup>

Il s'agissait donc à la fois de divertir le lecteur, et de le renseigner sur les différences de culture entre les pays visités. Notons encore que les destinataires des lettres n'étaient pas les seuls à prendre connaissance de leur contenu puisqu'elles étaient le plus souvent lues à haute voix à des cercles d'amis et de connaissances.

À l'avant-dernière page de son ouvrage, Madame du Boccage ne manquait pas de souligner la complexité d'une telle entreprise tout en revenant sur le rôle de sociabilité qu'exerce une correspondance, d'abord, à l'époque de sa réception, puis à sa lecture en société et enfin au retour de l'auteur, qui peut alors commenter ses lettres plus abondamment avec ses amis : « *Combien faut-il que je vous aime, pour avoir trouvé les moments de tant écrire au milieu des amusements du monde & des fatigues de la route ! Vous voulez payer ma peine en m'assurant que vous vous donnez celle de garder mes lettres ; puisque vous prenez ce soin obligeant, nous les commenterons donc ensemble à loisir.* »<sup>25</sup> Elle conclut de son séjour en Italie que voyager était « [...] le temps de la vie le plus rapide et le plus divertissant. Je ne me suis jamais plus amusée que dans ma course d'Angleterre, de Hollande & dans celle-ci [...] ».<sup>26</sup>

## 1.2 La rencontre d'autres voyageurs

Déjà célèbre pour son activité de salonnière qu'elle exerça à Paris à partir de 1733, ainsi que pour ses succès littéraires,<sup>27</sup> elle eut encore l'opportunité par ses

---

1745, 3 vol., in-8°; Maximilien MISSON, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage... [par Maximilien Misson]*, La Haye 1691, 2 vol. in-8°, frontisp. gravé, pl. ; Charles de BROSSES, *Le président de Brosses en Italie : lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740, par Charles de Brosses ; 2e édition authentique, précédée d'un essai sur la vie et les écrits de l'auteur, par M. R. Colomb...*, Paris 1858, 2 vol. (LX-460, 504 p.), in-18.

<sup>24</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 125-126.

<sup>25</sup> Ibidem, p. 395.

<sup>26</sup> Ibidem, p. 355.

<sup>27</sup> Grace GILL-MARK, *Une femme de lettres au XVIIIème siècle, Anne-Marie du Boccage*, Paris 1927, p. 18. Voltaire discourait élogieusement sur les œuvres de Madame du Boccage dès 1746 : « [...] *J'ay trouvé son poème écrit facilement et avec naturel. Ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés. [...] J'ay exécuté tous vos ordres sur le Poème de la Sapho de Normandie.* » Théodore BESTERMAN éd., *The Complete Works of*

voyages en Europe, de rencontrer un nombre considérable de personnes qui deviendront par la suite des relations de travail, des amis ou de fidèles correspondants.

Parmi celles qui restèrent en relation avec Madame du Boccage et qui jouèrent un rôle dans sa vie littéraire, figure l'Anglais Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield. Comme elle le stipule dans la deuxième de ses *Lettres*, ils se rencontrèrent en Angleterre, où elle put apprécier son intelligence et ses bonnes manières. Lord Chesterfield était un homme cultivé, qui avait lui-même une grande habitude des voyages, en ayant effectué plusieurs sur le continent avant de remplir la fonction d'ambassadeur en Hollande entre 1728 et 1732.<sup>28</sup> Afin que le couple du Boccage puisse poursuivre dans les meilleures conditions leur voyage dans ce pays, il envoya des lettres d'introduction à ses relations : « *Nous comptons n'y voir que le Ministre de France ; mais Mylord Chesterfield, sans nous en avertir, nous avoit fait la grace d'écrire en notre faveur au comte de Holderness, Ambassadeur d'Angleterre.* »<sup>29</sup> En retour de cette attention, elle eut la charge de veiller sur le fils du Comte lors de son séjour à Paris durant son Grand Tour. Chesterfield et son fils poursuivirent à cette occasion une longue relation épistolaire dont résultent de nombreuses lettres, publiées en 1774,<sup>30</sup> renseignant sur ses fréquentations, sur les ouvrages à consulter, sur les bonnes manières et la bienséance à respecter en société<sup>31</sup> ainsi que sur les mœurs et coutumes des différents peuples européens. Pen-

---

Voltaire, Oxford, Voltaire Foundation, Lettre D.3450 adressée à Cideville du 19 août 1746, vol. 94, correspondance X, p. 66.

<sup>28</sup> « *mais on trouve ici nombre de personnes, dont la magnificence, les manières & le mérite sont de tout pays, entr'autres le Comte & la Comtesse Chesterfield, qui nous accablent de bontés [...] il a voyagé dans toutes les Cours, & n'en a pris que le bon ; une plus grande connoissance des hommes, plus d'agrément dans la conversation, la facilité de bien parler diverses langues, une bibliothèque choisie, les meilleurs tableaux pour orner son palais, & le désir de le bâtir dans un bon goût d'architecture.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, 13, 13-14.

<sup>29</sup> Ibidem, p. 86. Philip Dormer STANHOPE, *The letters of Philip Dormer Stanhope Earl of Chesterfield with the Characters edited with introduction, notes, and index by John Bradshaw*, London 1892, p. 954, To solomon Dayrolles, esq, London May 25, OS 1750 : "You will see Hop at the Hague next week; it is sooner than he proposed to go, but he is ordered, which gives him some apprehensions. You will also see the famous Madame du Boccage, who sets out from hence with her husband, and Abbé Guasco de l'Académie des Inscriptions, next Tuesday. She has translated Milton into French, and have a tragedy last winter at Paris, called les Amazones. She has good parts, n'affiche pas le bel esprit. Pray, give them un petit déjeuner, and let them know tha I did them justice with you; they stay but a few days at the Hague, so cannot be very troublesome to you. But I possibly shall, if I lengthen this letter; so, bon soir."

<sup>30</sup> Philip STANHOPE, Earl of Chesterfield, *Letters written by the late right honourable Philip Dormer Stanhope, earl of Chesterfield to his son, Philip Stanhope, Esq., Late envoy extraordinary at the court of Dresden: together with several other pieces on various subjects. Published by Mrs Eugenia Stanhope, from the originals now in her possession, in two volumes*, London 1774, 2 t.

<sup>31</sup> Ce qui fait dire à Voltaire que leur échanges épistolaires ressemblaient à un traité d'éducation, comme celui de François Augustin de MONCRIF, *Essai sur la nessesité et sur les moyens de plaire*, Paris 1738. William Henry BARBER éd., *The Complete Works of Voltaire*, Oxford, The Voltaire foundation, vol. 125, p. 97, D 19075 : « *Je souhaite pour votre amusement qu'on traduise incessamment, et bien, les deux gros volumes de lettres du comte De Chesterfield, à son fils*

dant son séjour parisien, Lord Chesterfield avait recommandé tout particulièrement à son enfant de fréquenter le salon de Madame du Boccage, un des principaux rendez-vous de la capitale française. Le jeune Stanhope devint bientôt le « *fils adoptif* » de Mme du Boccage, qui se chargea entre autres choses, de lui choisir un maître à danser, choix capital dans l'éducation d'un jeune aristocrate, et rendit fidèlement compte à son père de ses progrès. « *mon jeune voyageur sent comme il le doit, les attentions dont vous l'avez comblé. Il se fait gloire d'avoir reçu vos ordres au sujet d'un maître à danser ; il se considère comme votre fils adoptif ; il fait même allusion à je ne sais qui dans la fable, dont les Muses se chargèrent du soin de l'éducation. Il est sûrement en bonne école ; s'il n'en profite pas, ce sera sa faute, puisque vous daignez l'instruire par vos conseils, et par vos exemples.* »<sup>32</sup>

Tandis que celui-ci s'occupait surtout à faire apprendre au jeune homme les règles du « *bel usage* », Mme du Boccage lui fit faire connaissance de jeunes gens et confia son éducation culturelle à son mari qui le conduisit aux spectacles.<sup>33</sup> Elle n'envoya au comte que des rapports favorables sur la conduite de son fils et poursuivit leur correspondance amicale et littéraire après le départ du jeune homme. Ainsi, peu de temps après la création des *Amazones*, Chesterfield lui conseilla dans une lettre du 30 septembre 1750 (VS) de continuer dans ce genre littéraire pourtant réservé aux hommes et « *de travailler d'invention et de finir [s]a nouvelle tragédie* ». <sup>34</sup> Puis, il soutint son entreprise de rédaction de *La Colombiade* en lui fournissant une liste d'ouvrages de référence à consulter.<sup>35</sup> Enfin, pour cou-

---

*Philippe Stanhope. Il y parle d'un très grand nombre de personnes que vous avez connues. Il y a beaucoup à apprendre, et je ne sais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours d'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire et lui en donne des moïens qui valent peut être ceux du grand Moncrif qui sçut plaire à une auguste Reine de France.* »

<sup>32</sup> P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 978 ; « *M. Stanhope mon parent, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir en Angleterre, a celui de vous porter cette lettre à Paris. Je ne sais s'il est digne de vous être présenté; mais je sans que chaque fois qu'il aura l'honneur de vous voir, il en deviendra plus présentable. Si l'esprit se communiquoit comme la petite vérole, je lui procure une belle occasion d'en prendre, et de la meilleure sorte : mais il est très sûr qu'on prend insensiblement le ton et les manières de ceux qu'on fréquente. C'est pourquoi je vous supplie, Madame, souffrez qu'il vous fasse de tems en tems sa cour comme ami de votre maison, aux heures qu'il vous sera le moins incommode : il y a des exemples, qui valent mieux que tous les préceptes du monde, et des conseils meilleurs que des ordres.* » dans Ibidem, t. III, p. 977.

<sup>33</sup> P. STANHOPE, o. c. (note 30), vol. 2, p. 79 : « *Madame de Monconseil gives me a favourable account of you, and so do Marquis de Matignon, and Madame du Boccage.* » ; Ibidem, vol. 2, p. 80 : « *Monsieur du Boccage will go with you, he tells me, with great pleasure, to the plays, and point out to you whatever deserves your knowing taste.* »

<sup>34</sup> P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 966 : « [...] *L'Essai de Pope sur la Critique seroit un objet digne de votre attention, en cas que vous voulussiez traduire, mais je vous conseille de travailler d'invention, et de finir la nouvelle tragédie, que vous avez ébauchée. Vous êtes du petit nombre de ceux, auxquels la paresse n'est pas permise.* »

<sup>35</sup> Ibidem, t. III, p. 1012-1013 (4 mars VS 1752) : « *Votre entreprise est brillante, Madame, digne de vous, et nullement au dessus de vos forces, j'en atteste les mânes de Milton, qui ne me désavoueroient point [...] Je voudrois bien, Madame, lire votre découverte du nouveau Monde\** (\*La Co-



ronner leur amitié, il lui envoya son buste qu'elle plaça, d'après Madame de Beauharnais, dans son salon à côté de celui de Montesquieu, de Fontenelle,<sup>36</sup> de Pope et peut-être de trois autres grands noms de la littérature anglaise. Dans une lettre écrite de Hollande à sa sœur, elle lui apprend avoir reçu du comte lui-même les bustes de quatre poètes anglais dont celui de Pope précédemment cité : « *Avant que de quitter le rivage que je vous décris, je viens de répondre au beau présent que Mylord Chesterfield m'a envoyé : ce sont les bustes des quatre plus grands Poètes d'Angleterre, Mylton, Dryden, Pope, & Shakespear ; lisez mon remerciement, trop peu digne, par malheur de son attention flatteuse : [...] Je reprochais vivement à ces bustes célèbres, d'avoir passé la mer sans le vôtre ; je préférois, leur dis-je, à la représentation de vous autres morts fameux, l'image de l'illustre vivant qui vous envoie [...] Je crus [...] que de demander votre portrait, étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très-humbles remerciements [...] je les destine à l'ornement de ma petite bibliothèque de Paris.* »<sup>37</sup>

Chesterfield se révéla donc, autant un ami qu'un conseiller en littérature, allant jusqu'à vanter les mérites de l'auteur auprès de ses correspondants. Dans une lettre adressée à la Marquise de Montconseil le 1<sup>er</sup> novembre 1751, il décrivait les qualités de la traductrice : « *Je vous assure que le Milton de Madame du Boccage a beaucoup de mérite. Ses abrègements sont nombreux, mais judicieux. Quant à sa traduction du Temple de la Renommée de Pope, elle est d'une étonnante exactitude.* »<sup>38</sup>

---

lombiade), avant que d'aller faire la mienne. J'ai cherché selon vos ordres les livres qui pouvoient avoir quelque relation à votre sujet, et je n'en ai trouvé que deux, que j'ai l'honneur de vous envoyer. »

<sup>36</sup> Fontenelle avait été un ami fidèle de madame du Boccage durant de longues années et fréquenta son salon les dimanches. Alain NIDERST, *Fontenelle*, Paris, p. 379. Il insista pour être censeur de sa Tragédie *Les Amazones* et encensa publiquement l'auteur dans son approbation : « *J'ai lu cette pièce où l'on voit avec beaucoup de plaisir, les Amazones guerrières représentées par une illustre Amazone du Parnasse.* » A.-M. FIQUET Du BOCCAGE, *Les Amazones*, o. c. (note 8), Approbation.

<sup>37</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 114, 115, 118. P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 986-987 : « [...] Enfin, je crois avoir trouvé un excellent expédient pour m'acquitter ; c'est de vous envoyer quatre Ambassadeurs, pour vous faire amende honorable en mon nom, quoique, par parenthèse, leurs noms valent mille fois mieux que le mien. C'est Shakespear, Milton, Dryden, et Pope, l'honneur de notre nation ; qui, s'ils vous connoissoient, se feroient honneur d'être placés chez vous. Vous les y trouverez à votre retour en Normandie ; ils partent la semaine prochaine pour Dieppe. Ayez quelque bonté pour Dryden, jaloux de la préférence que vous avez donné à Milton et à Pope. Vous ferez à Shakespeare tel accueil que vous jugerez à propos, vu que quelquefois il mérite le meilleur, et quelquefois le plus mauvais. »

<sup>38</sup> P. D. STANHOPE, o. c. (note 29), t. III, p. 971, A Madame la Marquise de Monconseil, A Bath, ce 1 novembre, VS 1751 : « *I assure you Mme Du Boccage's Milton has great merit. She has abridged it considerably but with judgment ; an her translation of Pope's Temple of Fame is amazingly accurate.* » Traduction en Français tiré de G. GILL-MARK, o. c. (note 27), p. 59. Chesterfield considérait encore les Lettres de Madame du Boccage supérieures à celles de Mesdames de Sévigné, de la Fayette et de Coulanges ainsi qu'à celles de La Rochefoucault. Rex A. BARRELL, *Chesterfield et la France*, Paris 1968, p. 118.

Les lettres de voyages de Madame du Boccage reçurent des éloges de la part de Voltaire dans un courrier du 19 septembre 1764. Il les comparait à celles publiées à titre posthume par Lady Mary Wortley Montagu, femme de lettre anglaise et grande voyageuse : « *J'ai lu la très joli édition [Recueil des œuvres de Madame Du Boccage, Lyon 1764], dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie ; elles sont supérieures à celles de mad. de Montaigu. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous ; et grâce à votre style, je donne la préférence à Rome.* »<sup>39</sup>

Après son mariage, Lady Mary Wortley Montagu avait suivi son mari dans son ambassade à Constantinople. Ce sont les observations effectuées lors de ce voyage, qui constituent la substance des *Letters of the Right Honourable Lady M---y W---y M----e : Written, during her travels in Europe, Asia and Africa* publiées à titre posthume en 1763, soit une année après son décès. Suite à ce voyage, Lady Mary Wortley Montagu devint célèbre pour l'introduction de l'inoculation de la petite vérole en Europe,<sup>40</sup> pour ses relations dans le monde des lettres, et enfin pour ses propres écrits : « [...] *Vous savez qu'au retour de son ambassade de Constantinople, sa bravoure la détermina à donner la petite vérole à son fils unique : tous ses compatriotes l'imitèrent. [...] La France doit à notre Abbé Yart de bonnes traductions de plusieurs de ses ouvrages. [...]* ».<sup>41</sup>

Elle rencontra les hommes de lettres les plus connus. Elle fut notamment très proche de Joseph Addison et d'Alexander Pope et reçut Voltaire et Montesquieu lors de leur séjour londonien. Dans sa deuxième lettre sur l'Angleterre, Madame du Boccage, révèle qu'elle avait déjà rencontré à Londres un membre de la famille de Lady Mary Wortley Montagu.<sup>42</sup> Elle put s'entretenir à plusieurs reprises

<sup>39</sup> T. BESTERMAN éd., o. c. (note 27), Vol. 112, p. 113, Best D. 12092, Ferney, 19 septembre 1764. Il se montra néanmoins fort élogieux pour l'ouvrage en général qu'il lisait en version originale. Il en recommanda d'ailleurs la lecture à ses correspondants après traduction : « *Les lettres de Mad Sévigné sont faites pour les Français, et celles de Milady Montaigu pour toutes les nations. Si jamais elles sont bien traduites, ce qui est fort difficile, vous serez enchantés de voir des choses curieuses en nouvelles embellies par la science, par le goût et par le style.* » W. H. BARBER éd., o. c. (note 31), vol. 110, lettre D. 11425, 21 septembre 1763, p. 419.

<sup>40</sup> La technique est importée en occident au début du dix-huitième siècle, par lady Mary Wortley Montagu, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie qui l'apprit du docteur Emmanuel Timoni (ca 1670-1718), médecin de l'ambassade de Grande-Bretagne à Istanbul. « *Vous savez qu'au retour de son ambassade de Constantinople, sa bravoure la détermina à donner la petite vérole à son fils unique : tous ses compatriotes l'imitèrent.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 173.

<sup>41</sup> Ibidem, p. 173, 174. L'abbé Antoine Yart (1710-1791) a été, avec Fontenelle et Le Cornier de Cideville, l'un des fondateurs de l'Académie de Rouen. Il publia à partir de 1749 des traductions de poètes anglais inédits, munies d'un appareil critique. Abbé Antoine YART, *Idée de la poésie anglaise, ou Traduction des meilleurs poètes anglais qui n'ont point encore paru dans notre langue, avec un jugement sur leurs ouvrages et une comparaison de leurs poésies avec celles des auteurs anciens et modernes, par M. l'abbé Yart [...]*, Paris 1749-1756, 8 vol.

<sup>42</sup> « *Nous en avons fait un [un déjeuner charmant] aujourd'hui chez Mylady Montaigu (d), dans un cabinet tapissé de pekins peints, & garni des plus jolis meubles de la Chine [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 12.

avec Lady Mary Wortley Montagu en Italie, où celle-ci séjourna vingt-deux années consécutives, à Brescia, Venise ou Padoue. Comme de nombreux voyageurs de l'époque, elle se fit en effet un devoir de rencontrer l'écrivain britannique à Venise. Il semble que Madame du Boccage aurait, sinon proposé, du moins souhaité voyager en sa compagnie jusqu'à Naples mais, alors âgée de presque soixante-dix ans, Lady Mary Wortley Montagu ne pouvait l'accompagner. « *Mylady Montagu, que nous avons eu le bonheur d'entretenir plus d'une fois à Venise, où elle fixe son séjour [...] Les caresses dont cette Lady m'honora, finirent par m'assurer que dix ans de trop arrêtoient son envie de m'accompagner jusqu'à Naples, dont la situation la charme.* »<sup>43</sup>

Un ami commun de Lady Mary Wortley Montagu et de Madame du Boccage fut le comte Francesco Algarotti. Grand voyageur, homme de sciences et de lettres, il avait fait la connaissance en Angleterre de Mary Wortley Montagu qui le poursuivit de ses assiduités sans succès durant plusieurs années<sup>44</sup> et il avait fréquenté, lors de ses visites à Paris, le salon de Madame du Boccage : « *Nous arrivâmes le 6 à Bologne ; avec grand empressement de revoir le Comte Algarotti, que nous avons connu dans les deux voyages qu'il a faits à Paris. Il a depuis visité les Cours du Nord. Vous avez beaucoup entendu parler de ses ouvrages & de la faveur méritée où il fut long-temps chez le Roi de Prusse. Sa santé l'oblige de le quitter pour quelques années. Il les passe agréablement ici, où il est fort recherché, & m'est d'un grand secours. Jugez combien nous avons de questions à nous faire ! Nos conversations sont très-vives [...]* ».<sup>45</sup>

Lorsqu'il quitta la capitale française pour se rendre chez le roi de Prusse, Madame du Boccage entreprit avec lui une correspondance suivie, qui ne s'acheva qu'avec le décès de son correspondant en 1764. Ils s'envoyèrent mutuellement leurs ouvrages et aidèrent à leur publicité. Elle lui fit notamment parvenir un exemplaire de son *Paradis Terrestre*, pour lequel Algarotti lui répondit en joignant à ses propres louanges celles du roi, qu'elle considérait comme étant « *aussi aimable homme de lettres que grand homme d'Etat* ». <sup>46</sup> Après avoir connu le succès

---

<sup>43</sup> Ibidem, p. 173-174.

<sup>44</sup> Le comte Algarotti et Mary Wortley Montagu se rencontrèrent en Angleterre en 1736. Elle avait alors quarante-sept ans et lui vingt-quatre ans.

<sup>45</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 170-171.

<sup>46</sup> F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 402, Du Boccage à Algarotti, 20 avril 1749 ; Ibidem, t. XVI, p. 398-399, Du Boccage à Algarotti, 1<sup>er</sup> février 1749 : « [...] je fais trop de cas de votre gout pour les belles lettres pour ne pas vous faire part d'un ouvrage que j'avois fait pour mon amusement, et qu'on m'a conseillé de donner au public. vous connoissez Milton dans sa langue ; je ne sais si vous reprouverez les changemens que j'ai faits à son Poème dans la mienne. je serois fort flattée de mériter votre suffrage ; il me mettroit en crédit dans la cour spirituelle ou vous brillez, et me donneroit bonne opinion de mes foibles talents, que mes compatriotes ont bien voulu flatter de leur approbation. j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc. » ; Ibidem, t. XVI, p. 409-410 : ella Medissima de Paris, ce 1 septembre 1756 : « Je vous ai une double obligation, monsieur. Votre souvenir flatte infiniment mon amour-propre, et vos réflexions sur les arts m'instruisent; votre savoir sur la musique et la peinture éclaircit mes idées confuses, qui souvent s'accordent avec les votres. Ici depuis deux ans on dispute sans-cesse sur l'opera italien et françois. Je n'ai

dans les cours britannique et italienne, il semble qu'elle souhaitait se mettre « *en crédit à la cour spirituelle où vous brillez* »<sup>47</sup> bien qu'elle n'eut jamais la chance de se rendre en Prusse.

Madame Du Boccage entretenait également des liens avec le littérateur italien Alessandro Verri qui avait assisté à ses dîners lors de son séjour à Paris. Il écrivit ainsi à son frère aîné Pietro le 25 février 1767 « *J'ai vu Condamine et je suis allée dîner chez lui, J'ai vu Nollet. J'ai vu Mlle Du Boccage. Bref, je fais le tour de ce musée philosophique [...]* » et le 1<sup>er</sup> mars « *Aujourd'hui, je suis allée dîner chez madame du Boccage, où j'étais assis entre l'Abbé Mably, frère de Condiliac [Condillac], et l'abbé Coyer. Deux noms qui ne te sont sans doute pas inconnus.* »<sup>48</sup> Pietro Verri avait servi de guide à Madame du Boccage à travers la ville de Milan quelques années auparavant et avait traduit le premier chant de son poème épique *La Colombiade*.<sup>49</sup>

Ces rencontres entre les personnalités des lettres étaient encore facilitées par les lettres de recommandations, à l'image de celles écrites par Chesterfield à ses amis hollandais pour introduire madame du Boccage. Cette dernière insista dans une de ses lettres sur cette pratique utilisée dans les trois pays qu'elle visita : « *Vous me demandiez, ma chère sœur, comment je ferois pour me présenter dans des lieux où je suis inconnue. La politesse en Italie, comme à Londres, & même en Hollande, est de prévenir les étrangers sur les visites ; les amis des personnes auxquels ils sont recommandés, s'en font sur-tout un devoir.* »<sup>50</sup> Il est donc plus qu'évident que le système des lettres de recommandation utilisé lors des voyages et la fréquentation des salons favorisaient l'hospitalité et multipliaient les rencontres, tout en permettant une plus grande diffusion des idées et une plus large circulation des ouvrages, notamment par le biais de la traduction.

### 1.3 Les rencontres de savants et d'artistes

Si le salon parisien tenu par Madame du Boccage lui permit de rencontrer plusieurs personnalités du monde des sciences, des lettres et des arts français et

---

*rien vû qui réunisse mieux l'excellent des deux genres que le plan que vous en donnez. J'en ai fait part à mes amis les plus connoisseurs ; tous ont été charmés du choix que vous avez fait d'Enée pour mettre sur le théâtre. la distribution des scenes, et les ballets sont amenés de la maniere la plus naturelle. Iphigenie est aussi un bon sujet. Vous en tiendrez-vous à la réussite de ces deux essais ? »*

<sup>47</sup> Ibidem, p. 400, Algarotti à Madame du Boccage, Berlin, 15 février 1749 : « *j'ai eu occasion, madame, de parler plus d'une fois de votre bel ouvrage au Roi, qui en est aussi grand admirateur. C'est parler de Sappho à Apollon.* »

<sup>48</sup> Pietro et Alessandro VERRI, *Voyage à Paris et à Londres, Correspondance de Pietro et Alessandro Verri (1766-1767), traductions de l'italien et notes par Monique Bacelli*, Paris 2004, p. 329. Gabriel-François Coyer entreprit lui-même un voyage en Angleterre, dont résultèrent en 1779 ses *Nouvelles Observations sur l'Angleterre par un voyageur* (Paris, chez la veuve Duchesne).

<sup>49</sup> G. GILL-MARK, o. c. (note 27), p. 90. *La Colombiade* fut traduite en espagnol, en anglais, en allemand par Gessner et en italien par la Société des Trasformati. Ibidem, p. 166.

<sup>50</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 149.

étrangers, ses séjours en Angleterre et en Italie s'avèrent également riches en rencontre. Ce furent l'occasion de discussions, d'échanges d'ouvrages et de nombreuses visites.

A Florence, Madame du Boccage s'entretint avec le marquis Venucci et le médecin Cocchi qui lui firent visiter le Palais Medicis, notamment le cabinet de médailles et les salles d'histoire naturelle tandis qu'à Londres, elle avait fait la connaissance sept années plus tôt du chevalier Hans Sloane et du Docteur Richard Mead, célèbres savants anglais qui lui présentèrent leur collection respective.<sup>51</sup>

A Venise, elle rencontra le comte Gozzi et sa femme Luisa Bergalli Gozzi qui traduisirent sa tragédie des *Amazones* et son *Paradis Terrestre*.<sup>52</sup> A Naples elle se vit offrir un exemplaire du dernier ouvrage de Maria Angela Ardinghelli par l'auteur elle-même, géomètre et traductrice de Stephen Hales, possédant des qualités dans les langues étrangères et des connaissances approfondies en physique.<sup>53</sup> Bergalli fut en relation épistolaire avec Paolina Grismondi qui correspondit elle-même avec Madame du Boccage et qui séjourna à Paris en 1788. Une lettre autographe conservée à la Bibliothèque Angelo Mai de Bergame (Italie) lui fut adressée par Madame du Boccage à la date du 5 avril 1789.<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> Ibidem, p. 180-181 ; « *En remontant le fleuve, on trouve Chelsea, fameux par un superbe hôpital, une manufacture de porcelaine, & les cabinets du Chevalier Sloane, les plus renommés de l'Europe pour l'histoire naturelle. Nous y avons parcouru quatorze chambres pleines de livres & de raretés & vu dans le jardin un crâne de baleine qui ombre une table de douze couverts. Ce curieux vieillard veut léguer ces fruits abondants de ses recherches à la société Royale, déjà riche en ce genre. Le Docteur Mead, fameux Médecin, possède aussi des trésors littéraires. Il nous a montré les desseins enluminés de toutes les peintures antiques à fresque, conservés de l'ancienne Rome ; une belle collection de tableau des diverses écoles, [...] il nous présenta du chocolat fait à la Mexicaine.* » Ibidem, p. 45-46.

<sup>52</sup> « *Vous avez connu à Paris, Joseph Farfetti, noble Vénitien, homme de Lettres. Son cousin du même nom, du même goût, [On] nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique, & la Comtesse Gozzi, qui a mis Térence en langue vulgaire, & s'est donné la peine de traduire & d'imprimer ma Tragédie des Amazones en vers italiens [...] Le mari de cette Sappho qui traduit actuellement mon Paradis terrestre, & M. Quirini, qui, comme moi, a pris Colomb comme son héros, a passé dix ans à mettre son voyage en dix chants [...]* » Ibidem, p. 155-157 ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *Le Amazzoni, tragedia della Signora Du Boccage, tradotta nell'italiana favella da Luisa Bergalli Gozzi [...]*, Venezia 1756.

<sup>53</sup> « *Entre les raretés de la ville, je compte Mademoiselle Ardinguelli géomètre, jolie, noble, jeune, instruite des langues savantes, & de la Française & l'angloise, au point de traduire les écrits de Hales. Cet ouvrage dont elle m'a gratifiée, lui suppose de grandes connoissances en physique.* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 289. Stephen HALES, *Vegetable staticks: or, an account of some statical experiments on the sap in vegetables: being an essay towards a natural history of vegetation. Also, a specimen of an attempt to analyse the air, ...* By Steph. Hales, London 1727 ; Stephen HALES, *Statica de' vegetabili ed analisi dell' aria, opera del dottore Stefano Hales, [...] tradotta dall' inglese... [da Maria Angelo Ardinghelli]*, Napoli 1756, In-8.

<sup>54</sup> Carlotta EGLE TASSISTRO, *Luisa Bergalli Gozzi : la vita e l'opera sua nel suo tempo* Roma, Tipografia nazionale Bertero 1919, p. 169 ; Boccage, Madame du, Paris, Grismondi, Paolina, [n.d.], 05 Avril 1789, Bergamo, Biblioteca Angelo Mai di Bergamo, Raccolta Grismondi, MMB 828-831 : « *J'ai différé à vous remercier de votre charmante lettre, de votre souvenir flatteur [...] si la*

La fréquentation de nombreux savants et hommes de lettres et la qualité de ses écrits permirent à Madame du Boccage d'accéder à plusieurs académies, fait exceptionnel pour une femme à cette époque. Le comte Algarotti n'était pas pour rien dans tous ces honneurs, ayant lui-même demandé son admission aux Académies de Bologne et de Padoue.<sup>55</sup> Dans ses lettres sur l'Italie, elle décrit à ses lecteurs ses réceptions à l'Académie de l'Institut de Bologne pour laquelle elle ne cache pas sa fierté,<sup>56</sup> à celle de Padoue,<sup>57</sup> et à celle des Arcades de Rome de laquelle elle donna une description fort émouvante : « *Je fus hier honorée de sa présence [Cardinal Passionei] à l'auguste assemblée des Arcades, qu'on eut la bonté de faire pour ma réception. Plusieurs Princesses & Cardinaux daignèrent y assister, & beaucoup d'élèves d'Apollon. Je bégayai, en tremblant, un remerciement rimé ; [...] J'étois le Saint du Jour. Le très-digne Secrétaire de l'Académie, l'Abbé Morei, & plusieurs poètes, me louerent à l'envi, avec toute l'exagération que les muses permettent. [...] les Arcades font imprimer le recueil de vers fait en mon honneur, je vous les enverrai.* »<sup>58</sup>

Il ressort de cette première partie que les relations tissées au cours des voyages étaient multiples et pouvaient aboutir à des amitiés profondes et à de longs et fructueux échanges épistolaires. Ce qui conduisit Madame du Boccage à écrire le commentaire suivant : « *les plus grands malheurs des longues routes n'en sont pas les périls, c'est l'obligation de quitter la bonne compagnie qu'on chérit dans les lieux où l'on séjourne* ».<sup>59</sup>

Ces relations facilitaient encore la circulation des idées et des ouvrages qui étaient, de plus, sujets à discussion dans les salons et académies des divers pays. Enfin, fait rare pour une femme du dix-huitième siècle, Madame du Boccage fut

---

*société était peuplée d'êtres pariels, j'irais avec plus de regret au tombeau qui m'appelle incessamment, du moins j'y porterai le souvenir d'avoir eu la satisfaction de vous recevoir sous mon humble toit [...] » Je tiens à remercier Eve-Marie Lampron (Université de Montréal) pour m'avoir indiqué ces précieuses références sur les liens entre Madame du Boccage et ces lettrées italiennes.*

<sup>55</sup> F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 416-417, Di Madame du Boccage a Rome ce 1 Juillet 1757 : « *Vous faites toujours plus que vous ne promettez, monsieur. Vous m'avez flattée du plaisir d'être votre compagne dans une de vos assemblées littéraires, et vous me faites inscrire dans votre docte Académie. J'écris à mr Zanetti pour le prier de la remercier très-humblement pour moi. Ma reconnaissance est proportionnée aux attentions don vous m'honorez [sic] elles sont d'un prix qui me permet à peine de vous parler de celles que je voudrois avoir pour ce que vous desireriez de moi. Je reçois à Rome les patentes de l'Institut de Boulogne. J'espère d'y retourner, d'avoir le plaisir de vous y voir, et vous y remercier encore.* »

<sup>56</sup> « *ma gloire est grande. Il n'y que trois femmes, la studieuse Laura Bassi qui y professe la physique, dont elle donne des cours publics en latin ; la fameuse Géometre Agnési, retirée dans un Couvent à Milan, & l'illustre Princesse Collombrano, Napolitaine. La Marquise du Chatelet, aussi digne d'en être que je le suis peu, étoit de cette Académie des Sciences, fondée par Theodore le jeune, la plus ancienne, la plus riche de l'Europe [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 175, 176.

<sup>57</sup> « *A mon réveil, j'ai reçu dans une lettre du Comte d'Algarotti, des patentes de la célèbre Académie de Padoue, qui daigne me compter parmi ses membres.* » Ibidem, p. 185.

<sup>58</sup> Ibidem, p. 304, 305.

<sup>59</sup> Ibidem, p. 355.

admise dans plusieurs académies au cours de ses voyages comme plusieurs autres voyageurs, écrivains ou scientifiques, de l'époque.

## **2. Les lieux de sociabilité:**

Les vies mondaine et artistique étaient également propices à la convivialité et à la sociabilité. Ainsi Madame du Boccage s'emploie à décrire tout au long de son ouvrage les lieux incontournables à fréquenter, que ce soient les salons, les lieux de promenade, les spectacles d'opéra, d'oratorios ou encore les jardins d'agrément de Londres et les divers théâtres d'opéras en Italie.

### **2.1. Visites et soupers**

Madame du Boccage ne se priva pas de fréquenter le « *beau-monde* » et elle décrit à sa sœur dans sa seconde lettre de Londres sa vie trépidante : « *Ma vie est aussi agitée que la vôtre est tranquille : la toilette, les messages, les visites m'occupent sans cesse.* »<sup>60</sup> Elle fut surprise de l'accueil qui lui fut réservé et qui contredisait les témoignages des voyageurs français qui l'avaient précédée dans ce pays : « *Tant de bontés dont on m'accable & m'honore, me sont d'autant plus flatteuses, que les Anglois passent pour sinceres dans leurs marques de bienveillance. On les accuse à tort de peu fêter les étrangers. Je ne puis croire que leurs faveurs nous soient réservées [...] On m'avoit dit qu'ils régaloient rarement les voyageurs ; moi, je les trouve religieux observateurs des loix de l'hospitalité. Nous n'avons encore passé que deux jours sans être engagés à dîner.* »<sup>61</sup> Si elle fut rapidement acceptée dans la société londonienne, elle le dut à l'usage « *que celles à qui on est recommandée, prient leurs amies d'aller voir l'étrangère avant qu'elle leur soit présentée* ». <sup>62</sup>

A Venise, la francophilie poussait les Italiens à recevoir avec enthousiasme les Français qui leur étaient recommandés. Madame du Boccage put ainsi profiter des bienfaits de la comtesse Simonetti : « *J'ai le bonheur d'y être recommandée à la Comtesse Simonetti, protectrice de tout ce qui vient de Paris, qui y fait faire ses habits, en parle la langue, en a toute la politesse, & eut celle de nous prêter sa loge à la Comédie.* »<sup>63</sup> Il faut relever ici l'importance au dix-huitième siècle pour ce que l'on nommait les « *graces* » ou la « *bienséance* », et qui permettait de se distinguer dans le monde. Elle souligne ici cette qualité chez la Comtesse Simo-

---

<sup>60</sup> Ibidem, p. 11.

<sup>61</sup> Ibidem, p. 42, 47.

<sup>62</sup> « *Quinze ou vingt Dames des plus qualifiés m'ont fait la grace de me prévenir. L'usage ici est que celles à qui on est recommandée, prient leurs amies d'aller voir l'étrangère avant qu'elle leur soit présentée. Milady Allen & Madame Cleveland, femmes de beaucoup d'esprit, à qui Monsieur de Chavigny, ci-devant notre Ministre à Londres, a eu la bonté d'écrire en ma faveur, ont bien voulu me conduire.* » Ibidem, p. 11.

<sup>63</sup> Ibidem, p. 138-139.

netti, comme elle l'avait fait pour le comte de Chesterfield lors de leur rencontre en Angleterre.

De Rome, quelques années plus tard, elle constatait son bonheur de tisser des liens solides et durables dans une ville où elle était pourtant encore peu connue « [...] *je jouis des plaisirs de la société plus intimement qu'à Paris, où la multitude des gens qu'on connoît, les rend difficiles à rencontrer, fait qu'on n'est nécessaire à personne, & qu'à force de voir du monde, on ne sait lequel choisir, ni comment jouir de ses amis* ». <sup>64</sup> Dans chaque ville traversée, Madame du Boccage avait pu jouir du meilleur accueil possible, y compris de la part des personnalités les plus distinguées, qui lui ouvrirent les portes des multiples salons, dîners et assemblées.

Une des rencontres les plus marquantes rapportées par Madame du Boccage fut peut-être celle de Voltaire lors de son séjour à Ferney à son retour d'Italie. Pendant cinq jours, elle fut reçue par le philosophe et admise à sa table où il la gratifia d'une couronne de lauriers au grand mépris de certains critiques (notamment Grimm) mais au grand bonheur de la nouvelle académicienne, qui venait de se faire accepter dans plusieurs académies italiennes ainsi qu'à celle de Lyon. L'hospitalité de Voltaire fut exemplaire si l'on s'en rapporte aux descriptions faites par Madame du Boccage. Elle fut réjouie des spectacles offerts et de ses conversations avec l'homme de lettres, de la literie et des repas copieux, dignes de son hôte, et des charmes de la société genevoise : « *Cet Orphée [Voltaire], qui attire à lui tout ce qui passe à cent lieues à la ronde, eut la bonté de retarder son départ, de nous loger dans sa charmante habitation, de quitter son lit de Sybarite, & de m'y admettre, [...] Je me consolerois de cette insomnie, si le génie du Maître de la maison, croyant le posséder sous ses rideaux, s'étoit emparé de moi, & me rendoit digne de la couronne de laurier dont cet Homère m'a, hier à table, galamment coëffée. Il joint à l'élégance d'un homme de Cour, toutes les graces & l'à-propos que l'esprit répand sur la politesse, et me paroît plus jeune, plus content, en meilleure santé qu'avant son séjour en Prusse. Sa conversation n'a rien perdu de ses agréments, & son ame plus libre y mêle encore plus de gaieté [...] Je ne vous dirai point si le spectacle [2 pièces de Voltaire] étoit bon : la nouveauté des acteurs, la célébrité de l'Auteur, sa présence, tout me fit illusion, tout me plut, & me prit des heures que j'aurois voulu passer à causer avec lui. Ajoutez que pendant les cinq jours que je l'ai vu, sa bonne crème & ses truites trop séduisantes me donnerent une indigestion. Il fait bonne chère, & a toujours chez lui la meilleure compagnie de Geneve, lieu où, proportion gardée, il y a plus de gens d'esprit qu'ailleurs. Madame Denis y vit fort aimée, & le mérite. Je l'ai revue avec grand plaisir [...] Je vous plais &*

---

<sup>64</sup> Ibidem, p. 325. Elle reprendra cette idée plusieurs années plus tard dans une lettre à Algarotti au sujet d'une rencontre avec le savant Maupertuis : F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. XVI, p. 423, Di Madama du Boccage, à Rome ce 24 Août 1757 : « *vous voyez que Maupertuis n'a pas craint de venir à Rome, s'il est vrai, comme on me l'avoit mandé, qu'il soit en chemin : car je n'en ai plus de nouvelles. J'aurois été charmée de faire connoissance avec lui ici ou on se voit plus facilement qu'à Paris* ».



*me complais en vous parlant longuement de cet homme fameux. Je l'ai quitté à regret [...].* »<sup>65</sup>

En Angleterre et en Italie, l'accueil fut tout aussi chaleureux. Le comte de Chesterfield lui servit d'escorte à Londres et l'invita à souper à plusieurs reprises<sup>66</sup> tandis qu'à Bologne le comte Algarotti et la Marquise Scappi la prirent sous leur protection. A Sienne, elle retrouva l'abbé Franquini, pendant vingt ans Ministre du Grand Duc de Toscane à Paris, où elle avait pu le côtoyer.<sup>67</sup>

Enfin, elle fréquenta des personnalités de premiers plans, à Londres où elle rencontra deux fois le prince de Galles,<sup>68</sup> et à Rome, elle se plaça sous la double protection du Pape et du Cardinal Passionei, l'une des figures les plus éminentes de la ville pontificale.<sup>69</sup> En 1765, soit presque dix années plus tard, le voyageur français Pierre-Jean Grosley constatait encore la célébrité de Madame du Boccage dans la ville pontificale et écrivait sur les rapports qu'entretint cette femme de lettres avec le Pape et le Cardinal Passionei. Selon lui, « *Tout Rome avoit vu avec admiration l'accueil éclatant que cette Eminence avoit fait à Madame du Boccage, ses attentions constantes pour cette Dame, son empressement à l'annoncer dans les meilleures compagnies, & à la produire dans les cercles les plus brillants. Les Dames Romaines ne voyoient pas sans jalousie une Française triompher d'un*

---

<sup>65</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 392-393.

<sup>66</sup> F. ALGAROTTI, o. c. (note 17), t. III, p. 49 : « *hier chez Mylord Chesterfield nous bûmes à leur [Voltaire et Montesquieu] santé après un festin peu philosophique, c'est-à-dire, peu frugal : Ce docte comte a le malheur d'avoir un Cuisinier François [...] On m'avoit dit qu'ils régaloient rarement les visiteurs, moi, je les trouve religieux observateurs des loix de l'hospitalité. Nous n'avons encore passé que deux jours sans être engagés à dîner* ». A Londres, elle prit le petit déjeuner chez Lady Montagu, une parente de Mary Wortley Montagu et, en Italie, dîna avec les plus célèbres écrivains comme l'indiquait notamment celle du 1er Juin 1757 écrite de Venise : « *Vous avez connu à Paris, Joseph Farfetti, noble Vénitien, homme de lettres. Son cousin du même nom, du même goût, nous donna hier à dîner avec Goldoni, célèbre Auteur comique, & la comtesse Gozzi, qui a mis Térence en langue vulgaire, & s'est donné la peine de traduire & d'imprimer ma Tragédie des Amazones en vers italiens.* » Ibidem, p. 12, 47, 155.

<sup>67</sup> « *Enfin nous arrivâmes à Sienne, où j'ai trouvé pour Gouverneur l'Abbé Franquini, qui, après avoir séjourné vingt ans à Paris, comme Ministre du Grand Duc, en étoit parti depuis vingt ans. Notre première entrevue fut plaisante. Après nos faux compliments réciproques sur le peu de changement de nos figures, il s'empresse de me demander des nouvelles de tous les gens que nous avions connus ensemble [...]* » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 192.

<sup>68</sup> « *La bienveillance, dont on nous honore ici, ma chère Sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier, je déjeûnois chez Milady Shaub ; le Prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étois avertie, a lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grace de me questionner obligeamment sur différents objets, de me demander mes ouvrages, & de m'accorder le temps d'apercevoir qu'il est fort instruit dans la littérature françoise : l'Angloise ne lui est, sans doute, pas moins connue. Après la conversation, ce Prince chargea la Maîtresse de maison, de me présenter le lendemain à la cour de la Princesse. Je m'y suis rendue ce matin [...]* » Ibidem, p. 19.

<sup>69</sup> « *Le Cardinal Passionei, qui m'avoit déjà honorée d'un commerce littéraire, ne tarda pas non plus à me donner pour marques de son souvenir, l'invitation de voir le lendemain dans son Palais, la cérémonie de la haquenée, avec les Princesses Corsini. Les bontés de cette maison chérie dans Rome & de l'Eminence [Cardinal passionei], m'attirerent bientôt les visites & la bienveillance de toute la noblesse.* » Ibidem, p. 201.

*homme qui ne leur avoit jamais marqué la moindre attention, & qui leur expliquoit à elles-mêmes, d'une manière assez peu obligeante, les raisons de cette préférence. Le Pape ne manqua pas de tirer parti de cette métamorphose. Lorsque le Cardinal sortoit en carrosse avec Madame du Boccage, il avoit soin de se trouver à sa fenêtre, & de les favoriser d'une double bénédiction, en disant : Et homo factus est. Il [Le Pape] s'étoit même déclaré rival du Cardinal, se prétendant aussi bon juge que lui du mérite de Madame du Boccage. L'intérêt, l'aménité, la gaieté que les deux vieillards octogénaires mettoient à l'envi dans ce commerce, le rendoient aussi flatteur qu'amusant pour l'illustre Françoise, qui, dans l'accueil qu'elle trouva partout, & dans les présens que, lui fit le Pape à son départ, fut traitée à l'égal des Princesses. [...] Toute cette Canaille disoit que je l'aimois, & elle disoit vrai : je chérissois en elle non la beauté & les graces de son sexe, mais tous les agrémens de sa Nation, soutenus par les connoissances, & embellis par les talens. »<sup>70</sup>*

## 2.2 Promenades et jardins

Madame du Boccage eu également l'honneur de faire de nombreuses promenades en compagnie du Cardinal Passionei, comme le rapportait encore Pierre-Jean Grosley : « Dans nos promenades à la place de Saint Pierre, le Cardinal m'a dit plus d'une fois : "Voici où j'ai souvent promené Madame du Boccage : j'étois son Chevalier" ». <sup>71</sup> Dans tous les pays d'Europe, la promenade, <sup>72</sup> à pied ou en carrosse, était une activité privilégiée de sociabilité, que ce soit à Turin, où les femmes déambulaient en carrosse sur les cours, <sup>73</sup> à Venise, où Madame du Boccage fut étonnée de constater que cela consistait à se tenir en carrosse sans se mouvoir, <sup>74</sup> où encore à Londres, où les femmes se promenaient au parc Saint-James, à Hyde-Park et dans les jardins d'agrément de Ranelagh et de Vauxhall. « [...] au parc de S. James, où elles marchent comme des Nymphes. Ce lieu vaste & champêtre, que leurs charmes embellissent, est, sur-tout à midi, dans le mail, leur promenade favorite. Elle trouve dans la même enceinte un long canal & de l'ombrage. Green-Park, champ voisin, leur offre aussi des étangs pleins de poisson, & des plants d'arbres

<sup>70</sup> Pierre-Jean GROSLEY, *Observations sur l'Italie et sur les Italiens, données en 1764 sous le nom de deux gentilshommes suédois, nouvelle édition*, Londres, 1770, tome III, p. 139-141.

<sup>71</sup> Ibidem, p. 141.

<sup>72</sup> Voir par exemple Laurent TURCOT, *Le promeneur à Paris au dix-huitième siècle*, Paris 2007.

<sup>73</sup> « Hier, au cours où je vis beaucoup de brillants carrosses & de jolies Dames, une d'elles, pour lui [Ambassadeur de France à Turin] faire plaisir, jetta [sic] des vers dans sa voiture où j'étois : il s'empessa de les lire, & les prit pour un impromptu ; point du tout : c'étoit un compliment que M. de Voltaire eut la galanterie de m'envoyer, il y a dix ans, avec sa Sémiramis. Comment se trouve-t-il ici ? je n'en sais rien, je ne vous l'ai point donné, ni à personne : puisqu'il est connu, je m'en glorifie. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 136.

<sup>74</sup> « Cette Dame eut la bonté de me mener au cours, où, pour la première fois, je vis se promener sans se mouvoir ; nous arrê tâmes devant une Eglise dans une place. Notre immobilité m'étonna : je pris la liberté de demander ce que nous attendions, ainsi que les autres carrosses arrêtés. Nous prenons le frais, me dit-on, à la manière de presque tout le pays. [...] on se promene sur la place S. Marc, magnifiquement bâtie. » Ibidem, p. 139, 161.

*qui les menent à Hide-Park [...] arrêtons-nous sur des objets plus riants, tels que les jardins de Faxhall & de Renelash que présentent le bords charmants de la Tamise [...] Les jardins [de Ranelagh] qui y sont moins ornés, offrent au milieu des bosquets, une salle voûtée de cent pieds de diametre [...] une natte sur le plancher y facilite la promenade [...] »<sup>75</sup>*

Sous l'influence de Lord Chesterfield, Madame du Boccage chanta les beautés du jardin d'agrément de Ranelagh dans un poème qu'elle incorpora à son recueil de lettres. Elle fut l'un des premiers voyageurs à s'intéresser et à décrire ces lieux, son voyage datant de 1750, alors qu'à notre connaissance la première mention dans un ouvrage publié en France date de 1755 et figure dans *l'Etat des Arts en Angleterre* du peintre Jean-André Rouquet.<sup>76</sup> Malheureusement la publication tardive de son manuscrit, en 1764, privera les lecteurs de ses descriptions inédites, que reprendra textuellement à son compte André-Guillaume Contant d'Orville dans son ouvrage, *Les Nuits Anglaises*, publié en 1770, sans en citer l'auteur,<sup>77</sup> preuve s'il en est du succès des Lettres de Madame du Boccage.

Ces jardins étaient dédiés aux plaisirs de tous les sens et accueillait un public d'origines variées. A Vauxhall, elle avait pu admirer « [...] chaque jour des personnes de tout rang, de tout âge, dans un joli négligé & rarement parées [venant] de toutes parts charmer leurs ennuis [...] ».<sup>78</sup> Elle écrivait encore sur ceux de Ranelagh :

*« [...] Oui, ces lieux féconds en merveilles,  
Des grands, du peuple & du bourgeois,  
Charment l'œil, le goût, les oreilles. [...] »<sup>79</sup>*

Ces jardins d'agrément avaient pour fonction de combler tous les sens, et la musique n'y était pas omise. Madame du Boccage aurait écrit ce poème sur Ranelagh pour célébrer ces lieux à la demande du comte Chesterfield : « *Cette magnifique enceinte m'a plu au point de la préférer à la parure séduisante des jardins de Faxhall [Vauxhall]. Peu de personnes m'approuvent, mais j'ai un fort appui, Mylord Chesterfield est de mon avis ; il m'a demandé de chanter le lieu qu'il m'aide à défendre : le désir de lui obéir m'en a fait entreprendre le portrait. On*

---

<sup>75</sup> Ibidem, p. 12, 13, 23.

<sup>76</sup> Jean-André ROUQUET, *L'état des arts en Angleterre, par M. Rouquet, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture*, Paris 1755, p. 174-178.

<sup>77</sup> André-Guillaume CONTANT d'ORVILLE, *Les Nuits Anglaises ou recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'événements remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'observation critique, de pensées philosophiques, &c propres à faire connoître le génie & le caractère des Anglais*, Paris 1770, Partie IV, p. 74-75. Il avait également recopié textuellement les descriptions des spectacles d'oratorio anglais écrites par madame du Boccage. Ibidem, Partie IV, p. 127-128. Rappelons que les notions de plagiat et de propriété intellectuelle n'étaient pas encore nées au dix-huitième siècle.

<sup>78</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 22-23.

<sup>79</sup> Ibidem, p. 25, 26-27, 27.

*y trouve de la ressemblance, du moins on m'en flatte ; vous ne pouvez en juger, mais je vous l'envoie pour vous donner une idée des amusements de ce pays-ci.* »<sup>80</sup>

Le soutien de Chesterfield à Madame du Boccage pour faire connaître Ranelagh Garden n'étonne pas puisque, selon ses compatriotes, il était un fervent admirateur du lieu.<sup>81</sup> Le témoignage de Madame du Boccage est précieux, car rares sont les descriptions datant de cette époque. Elle apprend ainsi à ses lecteurs que le compositeur Georg Friedrich Haendel et les meilleurs chanteurs et instrumentistes de l'époque en constituaient les enchantements :

*« Dans ce séjour élysien,  
Où d'Haendel brille l'harmonie,  
Par les échos l'orgue embellie  
S'unit au chant Italien :  
Tandis qu'à l'oreille ravie  
Un Paccini chante si bien. »*<sup>82</sup>

En effet, des oratorios anglais de Haendel furent aux programmes des concerts dès la création du jardin de Ranelagh en 1742 et s'y maintinrent au moins jusqu'en 1763. Extraits d'oratorios et d'opéras, chants composés pour les jardins et chantés par des artistes de renom faisaient alors le bonheur des visiteurs des jardins d'agrément anglais et attiraient un public toujours plus nombreux.<sup>83</sup>

Ce lieu de sociabilité qui attirait une foule immense n'en était pas moins très calme comme le remarquait encore Madame du Boccage. A l'inverse des assemblées françaises vite très bruyantes, le spectateur ou l'auditeur n'était pas dérangé par le bruit environnant : *« Ce qui y paroît un phénomène aux yeux François, est l'ordre, le silence au milieu de la multitude, & chez nous le plus grand bruit*

---

<sup>80</sup> Ibidem, p. 24.

<sup>81</sup> Lord Chesterfield semble avoir apprécié Ranelagh Garden depuis longue date car si l'on en croit les propos de Horace Walpole dans une lettre adressée à Conway le vendredi 29 juin 1744 (calendrier julien), il considérait cet endroit comme sa seconde demeure : *« [...] My Lord Chesterfield is so fond of it, that he says he has ordered all his letters to be directed thither. [...] »* W. S. LEWIS – Lars E. TROIDE – Edwine M. MARTZ et Robert A. SMITH édés., *Horace Walpole's Correspondence*, London – New Haven 1974, vol. 37, p. 161. De même Lady Townshend écrivit le 22 juin 1744 (calendrier julien) : *« Lord Chesterfield is grown so excessively fond of Ranelagh that he goes there every night and declares that he designs to live there soon altogether. »* Cité dans ibidem, p. 161.

<sup>82</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 25-26.

<sup>83</sup> Madame du Boccage renseigne sur la présence du castrat Pacini à l'affiche de ces spectacles londoniens ce qui jusqu'à ce jour n'avait pas encore été relevé à ma connaissance par les musicologues. Sylvie Mamie et Winton Dean confondrait selon Mary Cyr, Antonio et Andrea Paccini et signalerait à tort sa présence à Londres pendant les années 1720 et 1725-1726 et Winton Dean laisse entendre que le chanteur Andrea Pacini se serait réfugié dans sa ville natale de Parme pour devenir prêtre dès l'année 1729 jusqu'à sa mort en 1764 tandis qu'Antonio Paccini décéda en 1745. Sylvie MAMY, *La musique à Venise et l'imaginaire français des Lumières*, Paris 1996, p. 23, 24 ; Winton DEAN, "Andrea Pacini", *Grove Music Online*, accès septembre 2008 ; Mary CYR, *Eighteenth-century French and Italian singing : Rameau' writing for the voice*, in : *Music and Letters*, Jul. - Oct., 1980, vol. 61, No. 3/4, p. 319.

*importune dans la plus petite assemblée.* »<sup>84</sup> Le respect du silence dans les différents lieux de concert était une caractéristique relevée par plusieurs voyageurs français au cours du siècle.<sup>85</sup> Cette qualité était garante d'une écoute attentive, absente en France et encore plus en Italie où la sociabilité et la convivialité primaient sur l'art.<sup>86</sup>

### 2.3 Spectacles d'oratorios et soirées à l'opéra

Le témoignage de Madame du Boccage s'avère encore utile pour les chercheurs quant à l'originalité de ses descriptions. Elle fut ainsi l'une des premières à faire référence à l'oratorio anglais, genre lyrique auquel Haendel se consacra à partir de 1741, abandonnant ainsi la composition d'*opera seria*. L'oratorio anglais diffère considérablement du genre italien ainsi que des opéras italiens et français. Représenté sans décors ni mise en scène, il n'était pas un genre théâtral au sens strict du terme. Madame du Boccage livra une description suffisamment précise de la représentation à laquelle elle assista le 4 Avril 1750 [15 avril 1750 style nouveau]<sup>87</sup> pour qu'il soit possible d'avancer qu'il s'agissait d'une reprise de l'oratorio anglais *Samson* sur un livret de Newburgh Hamilton d'après le *Livre des Justes* (XIII-1 à XVI-31) dans la *Bible* et mis en musique par George Frédéric Haendel. L'origine liturgique du livret expliquerait l'emploi par Madame du Boccage de l'adjectif « *pieux* » pour qualifier cet ouvrage.<sup>88</sup> Haendel, maître incontesté et créa-

---

<sup>84</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 23.

<sup>85</sup> Jean-Bernard LE BLANC, *Lettres d'un François*, La Haye 1745, t. III, p. 79 : « Lorsque j'ai dit que les Anglois ne s'amusoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un Paradoxe si étrange ; mais j'ose vous assurer qu'il suffit d'y avoir assisté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un opéra comme ils auraient écouté un De profundis en Musique, & j'en ai vu plusieurs d'aussi tristes. Par là quelque pleine que fût la salle, quelque belle & quelqu'éclairée qu'elle soit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été consacré à l'Ennui, où des gens de tous états, le Peuple seul excepté, lui apportent leurs hommages. » ; Bêat Louis de MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voïages*, s. l. 1725, p. 62-63 : « Ce qui m'a diverti quelquefois à ces Concerts, c'est l'Embaras de la plû-part des Hommes, qui paroissent tout étonnez de se voir dans un lieu où on ne peut ni jouër, ni boire, & où il n'y a que d'honnêtes Femmes avec qui ils n'oseroient prendre des libertez, & à qui ils ne trouvent rien à dire. Les Femmes, de leur côté, n'étant accoûtumées à rien de meilleur, se contentent du plaisir de s'atirer du Respect, & de se regarder les unes les autres. Il résulte un bien de tout cela : On écoute le Concert avec silence. »

<sup>86</sup> « Notre Ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & gueres les acteurs [...] Dans ce spectacle, le silence ne regne que quand il n'y a rien à entendre. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 325-326.

<sup>87</sup> George Winchester STONE dir., *The London Stage, 1660-1800*, Carbondale 1962, Part 4, 1747-1776, vol. 1, p. 188-190.

<sup>88</sup> « L'oratorio, ou concert pieux, nous plaît beaucoup. Les paroles angloises [...] y sont chantées par des italiens, & accompagnées d'une multitude d'instruments. » A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 20. Créé à Covent Garden le 18 février 1743, l'oratorio anglais *Samson* est une adaptation par Newburgh Hamilton du poème de John Milton (1608-1674) *Samson Agonist* écrit en 1667 et publié en 1671. Ce fut la première œuvre écrite par Haendel dans laquelle le rôle principal fut confié à un ténor, John Beard en l'occurrence.

teur de ce genre lyrique anglais, était applaudi par un public enthousiaste selon elle : « *Handel en est l'ame [sic] : il y paroît précédé de deux flambeaux qu'on pose sur son orgue. Mille mains l'applaudissent, il s'assied, aussi-tôt le coup d'archet le plus précis se fait entendre.* »<sup>89</sup> En plus d'être un témoignage sur le succès des soirées d'oratorio organisées par Haendel à Covent Garden en 1750, son ouvrage apporte des descriptions précieuses susceptibles de remettre en question les connaissances musicologiques sur le déroulement de ces soirées. En décrivant l'entrée du compositeur Haendel se dirigeant vers son orgue avant l'exécution de l'oratorio et du concerto, elle confirme les témoignages de deux autres spectateurs datant de 1738 et 1774 que le musicologue Donald Burrows<sup>90</sup> n'avait pas pris au sérieux en réfutant la possibilité qu'Haendel puisse diriger de l'orgue l'ensemble de la représentation. Même si elle-même n'était pas musicienne et qu'elle cherchait à offrir un ouvrage intéressant pour un large public, elle ne pouvait pas transmettre à ses contemporains des renseignements erronés sur le déroulement de ces spectacles étant donné la renommée du compositeur et la foule qui s'y pressait.

Moins original, son témoignage sur les pratiques lyriques en Italie livre cependant des renseignements quant à l'organisation des soirées d'opéras. Elle informait ainsi ses lecteurs que les théâtres d'opéras, quelles que soient les villes visitées, étaient très fréquentés mais que, contrairement à son attente, ils servaient plus de salon ou de salle à manger, que de lieux dédiés à la musique. Ainsi, elle écrivait de Rome qu'après être allé aux assemblées, il était d'usage de se retrouver à l'opéra : « *La société brillante qui, l'été, se retrouve ici chaque soir aux assemblées, depuis le deux du mois que le Carnaval est ouvert, se réunit deux heures après la fin du jour, à l'Opéra. Notre Ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & gueres [sic] les acteurs. Moi qui ai besoin d'attention pour suivre les paroles, je ferois volontiers treve à la conversation ; mais la politesse demande que, pour répondre à celle dont on m'honore, je renonce aux charmes de la mélodie. [...] Ces huit spectacles sont souvent pleins ; le plus suivi après le grand Opéra, est le bouffon : l'usage des Dames est d'y louer deux ou trois loges, de les faire meubler, éclairer, & fournir de rafraichissements pour la compagnie qu'elles y menent, de façon qu'il leur coûte cher, quoiqu'à bon marché pour le public.* »<sup>91</sup>

Le 10 mai 1758, Madame du Boccage séjourna à Reggio pendant la foire annuelle et livra un témoignage extrêmement rare sur le spectacle donné à l'opéra

---

<sup>89</sup> Ibidem, p. 20.

<sup>90</sup> Après une analyse méticuleuse des sources musicales, Donald Burrows, dans *The Cambridge Companion to Handel*, réfute la possibilité selon laquelle Haendel dirigeait ses oratorios anglais de l'orgue. Entre 1739 et 1754, le compositeur devait, selon le chercheur, être assis au clavecin tandis qu'un instrumentiste jouait de l'orgue, les deux hommes échangeant leur place au moment d'exécuter le concerto pour orgue. Donald BURROWS, *Handel's Oratorio performances*, in : Donald Burrows éd., *The Cambridge Companion to Handel*, Cambridge 2004/3, p. 266-271.

<sup>91</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 325, 336-337.

de cette petite ville, où elle eut l'occasion d'admirer la somptuosité des ballets italiens et la richesse des décorations. « *Nous nous déterminâmes à nous rendre ici à la foire de Reggio, où la beauté de l'Opéra attire un grand concours. Les ballets conduits par Pitrot sont superbes ; j'en viens de voir un chinois, composé de cinq ou six fois autant de figurants & de chars, qu'au ballet chinois admiré à Paris. Je lui ai demandé comment une si petite ville fournit à la dépense de tant d'acteurs & de décorations ? Il m'en a appris le secret. Les entrepreneurs perdent en six semaines soixante mille livres & plus sur l'Opéra, & en gagnent cent mille sur les joueurs que la magnificence du spectacle attire.* »<sup>92</sup>

Elle fut surprise de trouver de superbes salles d'opéra dans des lieux reculés de l'Italie, et étonnée par la dépense occasionnée par tant de faste, en comparaison avec les spectacles parisiens : « *On y [ville de Fano] trouve une belle salle de spectacle ((y) La plus médiocre ville d'Italie en a de plus belles qu'à Paris. Si ma voix étoit de quelque poids après celle de M. de Voltaire, je demanderois comment on fait tant de dépenses superflues, & non une si nécessaire pour la sûreté, la commodité publique, & pour recevoir mieux les étrangers qui ont la bonté de nous venir voir).* »<sup>93</sup>

Cette dernière remarque met en évidence l'importance pour l'état d'avoir un opéra de qualité, vitrine du génie artistique de la nation auprès des étrangers.

Madame du Boccage témoigne également d'une transformation des goûts du public italien dans la première moitié du dix-huitième siècle. Si les représentations d'*opera seria* dominaient dans la plupart des grandes villes d'Italie, elle constatait l'engouement nouveau pour la gaieté et la simplicité des *opere buffe*. Ainsi à Florence, elle soulignait qu'un public nombreux se déplaçait pour assister aux spectacles des « *bouffons* » en dépit d'une distance importante à parcourir : « *Je vous dirai que nous n'avons point trouvé de grand Opéra à Florence, mais d'excellents bouffons. Ce genre de musique plus nouveau, est par conséquent fort à la mode en Italie [...] Pour amuser la grande & bonne compagnie qui le remplit en cette saison, l'opéra bouffon s'y transporte ; quoiqu'il soit aussi loin de Rome, que de Paris à Versailles, on y vient, & s'en retourne coucher à la ville.* »<sup>94</sup>

Si en 1750 Madame du Boccage ne s'intéressa pas aux spectacles légers représentés à Londres, elle semble prendre plaisir à entendre des *opere buffe* aussi bien à Florence qu'à Naples ou encore à Rome : « *[...] nous avons des Bouffons dont l'orchestre est excellent. Naples est le centre de la bonne musique* ». <sup>95</sup> Elle, qui avait publié en 1745 un pamphlet contre l'opéra-comique français pour des raisons de bienséance et qui ne s'était pas intéressée aux genres comiques anglais lors de son séjour londonien, semblait plus encline au genre dit « *léger* » une quinzaine d'années plus tard. Le genre comique, qui s'était généralisé non seulement sur les

---

<sup>92</sup> Ibidem, p. 364. Certainement Antoine Bonaventure Pitrot, danseur et chorégraphe qui mena une brillante carrière à Paris avant de sillonner l'Europe.

<sup>93</sup> Ibidem, p. 363.

<sup>94</sup> Ibidem, p. 190, 296.

<sup>95</sup> Ibidem, p. 190, 268.

différentes scènes lyriques italiennes mais également européennes, était en effet devenu à la mode.

Croisant Mary Wortley Montagu à Venise, leur discussion poussa la voyageuse anglaise à ironiser sur les goûts français pour la promenade et la tragédie lyrique, deux divertissements de société inexistantes en Turquie : « *Constantinople lui semble aussi une demeure très-agréable pour quiconque, me dit-elle avec un souri [sic] malin, peut se passer de l'Opéra et des Tuileries.* »<sup>96</sup> Cette plaisanterie de l'écrivain anglaise s'apprécie d'autant plus que l'on sait qu'elle jugeait l'opéra français inaudible et languissant en comparaison de la pratique italienne. Elle écrivait ainsi dans son propre ouvrage qu'elle fut choquée par la musique française, trop différente de celle d'Italie : « [...] *la musique française a choqué mes oreilles qui sont accoutumés à celle d'Italie* ». <sup>97</sup> En fait, Lady Wortley Montagu, comme beaucoup d'étrangers, ne comprenait pas les codes régissant le théâtre lyrique français.

À l'inverse d'un grand nombre de ses concitoyens, Madame du Boccage, tentant de faire preuve d'objectivité, finit par conclure qu'une fusion des opéras italien et français fournirait un spectacle de qualité au bénéfice des spectateurs et voyageurs des différentes nations européennes : « *Les gens de goût des deux nations disent qu'on pourroit, de l'un & l'autre Opéra, en former un plus propre à se faire écouter, que celui d'Italie, & moins ennuyeux que le François.* »<sup>98</sup> Cette volonté d'unir les deux pratiques lyriques au profit des voyageurs de l'Europe entière est surprenante de la part de l'auteur d'un pamphlet sur l'opéra-comique français en 1745, et d'une ode datant de 1750 sur la tragédie lyrique, prônant les qualités de l'harmonie, des danses, des livrets et des chœurs français.<sup>99</sup> Elle insistait même dans sa trente-huitième lettre datée du 18 mai 1758 sur la supériorité de l'opéra italien sur toute autre pratique lyrique : « *la comédie Française & l'opéra italien sont [étaient] en vogue dans toute l'Europe; cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles* ». <sup>100</sup> Madame du Boccage fait donc preuve d'une ouverture d'esprit inattendue et d'un cosmopolitisme surprenant dans ce troisième tome du Recueil de ses œuvres publié en 1764.

Les divertissements londoniens et italiens que constituaient les promenades, visites, assemblées et soirées théâtrales connurent un succès considérable au

---

<sup>96</sup> Ibidem, p. 174.

<sup>97</sup> Lady Mary WORTLEY MONTAGU, *Lettres de Milady Wortlay Montagute [sic]. Écrites pendant ses voyages en diverses parties du monde. Traduite de l'Anglois. Nouvelle édition, beaucoup plus correcte que les éditions qui viennent de paroître*, Londres [i.e. Paris?] 1764, vol. 2, p. 207.

<sup>98</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 327-328.

<sup>99</sup> [Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE], *Lettre de Madame \*\*\* à une de ses amies sur les spectacles, et principalement sur l'opera comique*, s. l. 1745, 44 p. [BNF : YF-9066] ; Anne-Marie FIQUET du BOCCAGE, *L'Opéra. Ode Par Madame D.B. Movit Amphion lapides canendo. Hor. Ode VIII. Lib. III.*, Paris 1750, 14 p. + 1 (contenant l'approbation).

<sup>100</sup> A.-M. FIQUET du BOCCAGE, o. c. (note 11), vol III, p. 366.



cours du dix-huitième siècle comme le soulignait Madame du Boccage. Lieux de convivialité, ils étaient la vitrine des qualités artistiques et sociales du pays visité.

### **Conclusion**

Étant l'une des rares femmes à avoir entrepris un tour d'Europe et à en avoir publié les détails, Madame du Boccage livra un témoignage d'une grande valeur pour les dix-huitiémistes. S'y trouvent des renseignements précieux sur les liens sociaux susceptibles d'être tissés lors d'un voyage, sur les modes et les lieux de sociabilité qui pouvaient être fréquentés à cette époque. Elle mit ainsi en valeur des lieux privilégiés pour les femmes, à savoir les théâtres d'opéras et d'oratorios, les jardins d'agrément et les promenades.

Elle insista particulièrement sur les personnes qu'elle fréquenta au cours de ses périples (hommes et femmes de lettres, savants des deux sexes, ambassadeurs et leurs épouses, le Pape et les cardinaux...) donnant ainsi un relief supplémentaire à son ouvrage qui gagnait en crédibilité. Le choix d'y placer de nombreuses références à Voltaire ou à Fontenelle, et celui du genre épistolaire n'étaient pas anodins et révèlent l'envie de Madame du Boccage de diffuser son livre à un large public tout en se démarquant des ouvrages de ses contemporains. L'originalité de ses lettres réside ainsi dans son refus de livrer des descriptions de monuments et de cabinets d'Antiquité largement énumérées dans d'autres publications.

Elle se refusait également à décrire les lieux de sociabilité réservés aux hommes, où se tenaient « *de terribles plaisirs* ». <sup>101</sup> En décrivant des assemblées ou des spectacles accessibles aux deux sexes, madame du Boccage pouvait ainsi mettre l'accent sur l'hospitalité et la convivialité qui apparaissaient comme des valeurs privilégiées dans les différents pays qu'elle visita. Forte de ses lettres de recommandation et de ses illustres relations, elle put accéder aux assemblées, dîners et spectacles réservés aux élites sociales. Elle rencontra écrivains, dramaturges, scientifiques et artistes de premiers plans, tissant avec certains d'entre eux des liens solides qui se concrétisèrent par des échanges épistolaires de qualité (notamment avec Lord Chesterfield et Algarotti).

Par son admission dans plusieurs académies aussi bien en France qu'en Italie, Madame du Boccage méritait donc bien la devise qu'on lui attribua *Formâ Venus, arte Minerva* pour signifier que les grâces de la femme égalaient les mérites de l'auteur.

---

<sup>101</sup> Ibidem, p. 22.

